LES GARDIENS DU SECRET

Tome II

Le Fantôme du Presbytère

ATHDAVRAZAR

LES GARDIENS DU SECRET

Tome II

Le Fantôme du Presbytère

ATHDAVRAZAR

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

D/2026/16100/01

©Céline Lurquin - Tous droits réservés

Athdavrazar Éditions

Rue Bourboux, 15

5670 Viroinval - Belgique

ATHDAVRAZAR.BE

ISBN 978-2-9603832-1-8

Traductions en wallon : Vincent Delire (Mimile & les Bribeux d'Toubac)

Dépôt légal : février 2026

DU MÊME AUTEUR :

Les Gardiens du Secret

– tome I –

Le Journal de Salomon

Athdavrazar Éditions, 2025

À mon ami Maurice…

Ce livre est une fiction, ou peut-être pas. Toute ressemblance avec des personnes ou des lieux existants ou ayant existé ne serait que pure imagination, ou clairvoyance du lecteur.

Au presbytère dort l'Or en son secret.
Sous voûte d'église, saint Martin veille.
Guette Pépin l'enfant aux Six Merveilles
Par les venelles des mondes discrets…

CHAPITRE I : MAUVAIS BIEN FAIT DU TOURISME

Les jambes des femmes sont des compas qui arpentent le globe en tout sens, lui donnant son équilibre et son harmonie…[1] L'espace d'un instant, je me sentis dans la peau de Charles Denner, l'homme qui aimait les femmes, car depuis l'entrée du petit cimetière devant lequel je me trouvais toujours, à contempler le portrait du défunt, avec encore cette curieuse impression de « déjà vu », l'écho saccadé qui serpentait la rue en ma direction ne pouvait provenir que de la démarche de femmes en talons.

J'aimais d'autant plus cette idée d'en percevoir la hâte. Des femmes en talons qui couraient dans ma direction… Je ne pus que me projeter dans le fantasme délicieux qu'elles accouraient pour moi afin de se disputer mes faveurs, se crêpant le chignon à mes pieds pour celle qui parviendrait en premier à solliciter mon intérêt.

Plusieurs femmes en talons, en effet, pressaient le pas, mais au fur et à mesure que je devinais de plus en plus nettement leur visage, j'y découvris l'angoisse. Elles me jaugèrent à peine, laissant Denner s'échapper de mon esprit échaudé. L'objet de leur empressement s'avéra plutôt inattendu, car elles se mirent à tourner autour des véhicules encore garés à l'approche du

[1] Citation célèbre de François Truffaut dans son film *L'homme qui aimait les femmes*

cimetière, semblant chercher quelque chose à l'avant et à l'arrière de chacun, que je ne percevais pas.

J'entendis des « Ooooh, non ! », des « Mais, c'est pas vrai ! », des « C'est pas possible ! », ou encore, des « Oh ! Ça, je vais porter plainte ! »…

J'étais à quelques mètres et pourtant, je ne percevais rien de particulier. Les véhicules semblaient intacts. Elles se tournèrent alors vers moi, très intéressées cette fois par ma présence, en demandant :

— Monsieur ? Avez-vous vu quelqu'un chipoter à nos voitures, pendant que vous étiez là ?

— Bonjour mesdames !

Mes instincts de prédateur sachant se tenir, je mis de côté mon traditionnel « mademoiselle », face à ces femmes en deuil qui semblaient être dans une certaine détresse…

— … Non, je n'ai rien vu de tel. Que se passe-t-il ? Vos véhicules semblent intacts…

— Oui, mais les plaques d'immatriculation ne sont plus les nôtres ! Quelqu'un les a remplacées pendant que nous étions à l'église !

— Remplacé les plaques ? Vous voulez dire que ce sont vos véhicules, mais que ce ne sont plus vos plaques ?

— Oui, et apparemment, d'autres personnes du village sont concernées ! Vous vous rendez compte ?

— Euh… en effet, c'est stupéfiant !

Elles n'attendirent pas réellement ma réponse en se précipitant d'où elles étaient venues, probablement rapporter

leur constat dans un village qui devait se tourner tous les sangs. Étrange « contre-temps », en effet, que de se voir la proie d'une telle farce.

Car que pouvait-il en être d'autre, sinon une mauvaise blague ? Je décidai de les suivre… Cette histoire de plaques d'immatriculation remplacées tombait à pic pour distraire mon esprit embrouillé de tant d'amnésie. C'était plutôt original et couillu, comme canular ! Je me sentis tout d'un coup très intéressé de découvrir l'ampleur de l'histoire, et je suivis ces dames.

Retour vers l'église, elles bifurquèrent en remontant la rue de droite, la rue de Montigny d'où j'étais arrivé en voiture quelque peu auparavant. Sorties de ma vue, je m'apprêtais à bifurquer, moi aussi, lorsqu'une petite voix, de celles que l'on devine appartenir à une vieille dame, m'interpella avec insistance :

— Monsieur ! Monsieur !

— Oui ? Bonjour madame ?

Il n'y avait, là non plus, aucune opportunité à saisir en propulsant du « mademoiselle ». Une petite dame se tenait assise, vêtue de la plus classique tenue que peut porter une vieille dame de village ardennais, derrière l'entrebâillement de sa porte afin de laisser le froid entrer le moins possible.

— Tu veux bien aller me chercher des bières ? C'est là, en bas de la rue, tu vas et tu dis que c'est pour moi. Tu me prends des *Jupile*r, hein !

— Eh bien ! Madame ! Vous savez vivre, vous, dites-moi !

— Va me chercher des bières, allez !

La petite rue qu'elle m'indiquait chaperonnait tout le flanc gauche de l'église, et je vis « rue Saint-Martin » sur le coin de sa maison. Mais saint Martin n'avait pas déblayé, et j'avais mieux à faire !

— Eh bien, c'est que… il y a trop de neige, la rue est en pente, c'est trop dangereux pour mon vieil âge… Vous n'avez personne pour faire vos courses ?

— Ne mange pas les poires de l'église ! Ce sont des poires de morts !

— Pardon ? Quelles poires ? Je n'ai pas bien compris.

— Le long de l'église, là ! Des poires de morts !

On était en plein hiver. Je vis des fruitiers probables, nus, palissés le long du mur de l'église, mais bien entendu, aucune poire.

— Pourquoi des poires de morts ?

— Oh ! Ça coule ! Ça coule !

Et elle me claqua la porte au nez. J'étais à la fois amusé et soulagé. Cette petite dame semblait avoir l'esprit aussi embrouillé qu'espiègle et un caractère à découvrir. J'aurais bien aimé pouvoir lui rendre service, mais ramener des boissons alcoolisées à une dame âgée ne me semblait pas du tout être une bonne idée. L'argument de la pente glissante était à la fois réel et salvateur.

Je repris mon chemin avec une certaine hâte, je ressentais comme de l'empressement, je trépignais de pouvoir assister à l'effervescence en cours, et la vue des villageois regroupés au milieu de la rue de Montigny me permit de ressentir d'emblée une ambiance électrique et agitée. Les uns inspectaient les

voitures des autres et réciproquement. Les bras se laissaient choir sur les cuisses en signe de désarroi et d'incompréhension. Le timbre des voix qui se portaient jusqu'à moi résonnait d'agacement et de colère. Des petits groupes de femmes se tenaient à l'écart, « laissant les hommes faire »…

En m'approchant des villageois, le spécialiste des « vieilles pierres » que j'étais ne put que se sentir aspiré par le vieux presbytère devant lequel tout ce théâtre vivant se tenait. En longeant le milieu de la rue de Montigny, il faisait aussi le coin d'une rue secondaire perpendiculaire, et était bordé d'un ancien mur de pierre qui manquait d'entretien, comme tout le reste de la bâtisse. Cette « négligence » le remplissait d'un charme bucolique à souhait. Même en cette saison de froid et de neige, un réseau de lianes endormies agrippées à sa prestance laissait imaginer toute la poésie qu'il devait proposer en été. J'admirai alors son seuil, et son escalier de pierres bleues longues et usées, protégé par un portique en fer forgé, gardien du temps, secondé lui aussi, par un grand lilas endormi, si haut, qu'il dépassait le mur d'enceinte et pouvait faire le guet sur toute la longueur de la rue. La bâtisse était donc en surplomb, et son rez-de-chaussée, complètement à l'abri des regards. Depuis l'extérieur, on ne pouvait en voir que le premier étage, agrémenté de cinq doubles fenêtres. La charpente laissai deviner des pièces ou des greniers mansardés. J'en oubliais presque les villageois dans leur événement, qui allait très certainement alimenter les conversations dans les foyers jusqu'à pas d'heure.

Une personne semblait se tenir à l'écart, en « mode spectateur », accoudée à un mur, avec un air très amusé. Elle portait des bottes en caoutchouc *Aigle*, une casquette verte effilochée et une veste à capuche. Je reconnus alors cette personne que j'avais vue se recueillir devant le cercueil du défunt et que j'avais sans doute dérangée. Je ressentis à

nouveau quelque chose d'étrange… comme un sentiment de familiarité, cette fois. Je restai figé sur son visage, plutôt androgyne, sans arriver à le relier à une tranche d'âge plus qu'à une autre.

Tous les regards se portaient aussi sur une pancarte en carton, accrochée avec de la ficelle à ballot, au panneau de signalisation routier du croisement. Une inscription pleine de coulées de peinture fraîche disait « SIGNÉ : MAUVAIS BIEN ». Je ne comprenais rien à ce que c'était que cette histoire de « Mauvais Bien », lorsque mon champ de vision fut attiré par une silhouette, celle d'un vieux monsieur, qui n'avait pas l'air très grand, à l'étage de ce presbytère négligé. J'en supposai là la potentielle raison de son délabrement…

Ceci dit, le vieux monsieur que je percevais m'intrigua. Derrière des vitres gelées, il était noblement vêtu. De loin, on pouvait déceler toute l'élégance de sa tenue vestimentaire. Il semblait porter une cape en cuir, nouée autour d'une chemise blanche à col haut bien droit, il arborait une fière chevelure de neige bien coiffée, et surtout, l'esquisse d'un sourire difficile à traduire de loin. Son regard semblait malicieux et profond, et j'étais certain que c'était moi qu'il fixait, car j'étais encore un peu à distance des villageois.

Il me fit signe. Je ne pus que m'amuser à lui répondre. Il me fit signe à nouveau, et je lui répondis encore. C'est alors qu'il sembla s'agiter, et fit de grands gestes dans une autre direction, celle de la personne qui se tenait à l'écart accoudée au muret et que je regardais juste avant. Je fus surpris car la personne en question avait déjà braqué son attention sur moi avec de grands yeux, et son pas se hâtait à me rejoindre d'un air décidé.

Elle s'arrêta à ma hauteur, le regard rempli de questions. Je fus immédiatement ébranlé d'émotions venues de nulle part, comme si ce sentiment de familiarité que j'avais ressenti en la

jaugeant de loin s'était déployé à sa proximité. Je ne comprenais pas pourquoi, mais j'étais sidéré. Son visage entouré de casquette et de capuche ne me laissait pas la considérer suffisamment pour m'en faire une meilleure idée, et même en l'ayant les yeux dans les yeux, je n'étais pas tout à fait certain qu'il s'agissait d'une fille, j'en étais tout perturbé.

— Maurice ! À qui faites-vous signe, bon sang ?

— Hein ? Quoi ? Mais… vous me connaissez ?

— À qui faites-vous signe ? Vous connaissez quelqu'un, dans ce presbytère ?

J'étais désormais presque certain, au timbre de sa voix, plutôt jeune, qu'il s'agissait d'une fille.

— Quoi ? Euh… non, je réponds gentiment au vieux monsieur. Mais comment me connaissez-vous ?

— Vous voulez dire que vous voyez le vieux monsieur qui se trouve là-haut, à l'étage, derrière la fenêtre gelée ?

— Eh bien, oui ! Quel est le problème ? Il fait signe, je lui réponds, mais je ne le connais pas. Par contre, vous, oui, vous me connaissez ! Et j'aimerais bien me souvenir pourquoi !

Bingo ! Je me retrouvais propulsé en quelques instants dans ce que j'étais venu chercher, sans même avoir commencé la moindre investigation ; trouver une personne qui me connaissait, ou qui pouvait me renseigner, dénicher cette fameuse Céline avec qui j'avais passé toute la semaine, et comprendre cette foutue amnésie. Je ne devais surtout pas lâcher cette probable fille ! Mais elle ignora complètement ma requête, et enchaîna :

— Dans ce cas, dites-moi comment il est habillé !

— Mais enfin ! Qu'est-ce que ça peut bien faire ? On ne peut pas lui faire signe, à votre grand-père ?

À l'approche d'autres villageois montant la rue pour voir la « farce », elle s'empressa de me chuchoter :

— Chuuuut ! Restez discret !

— Mais enfin, discret de quoi ? répondis-je en chuchotant, perdant patience de tant d'incompréhension.

— Les autres ne le voient pas ! Décrivez-moi comment vous le voyez vêtu, et je répondrai à vos questions.

Et sans rien comprendre de ses propos, je lui détaillai ce que j'avais vu, et que je voyais encore, car le vieux ne nous quittait pas des yeux depuis son étage. La tête à casquette sembla s'ébranler d'étonnement à l'évocation précise de ce que je décrivais du vieux. L'air stupéfaite, elle dit :

— Alors, ce serait vous ? Je n'y avais même pas songé une seule seconde…

— Allons, bon ! Me direz-vous enfin comment vous me connaissez ? Je cherche une certaine Céline, ici, à Le Mesnil. Vous, par contre, dites-moi que ce n'est pas vous !

Cette probable fille relativement « habitée » commençait à m'énerver, et me confortait dans l'idée que, si j'avais dû passer la semaine en charmante compagnie, ce n'était certainement pas avec elle ! Elle dit :

— Si vous le voyez, alors, ça change tout ! Je dois m'en assurer et il n'y a qu'une seule façon de le savoir. Venez, Maurice, suivez-moi, je vous emmène chez moi !

— Mais enfin, ça suffit ! Je ne vous suivrai nulle part ! Vous assurer de quoi ? Et vous aviez dit que vous répondriez à mes questions !

— Oui, c'est vrai. Bon, O.K. La Céline que vous recherchez, désolée mais c'est moi. Votre mémoire vous reviendra plus tard. On n'a pas le temps. Le vieux monsieur que vous voyez règne au presbytère depuis l'an 768. Personne ne peut le voir, mais vous, oui ! Cela signifie quelque chose de capital qu'il convient de vérifier au plus vite. S'il s'avère ce que je pense, et d'après ses signes, il veut vous rencontrer. Je serai votre guide. Voilà, vous me suivez maintenant ?

Je restai subjugué et déçu. Mes fantasmes d'avoir passé toute la semaine entre les cuisses d'une femme en chair, et de pouvoir y retourner, s'envolèrent aussitôt. Je la regardai longuement sans émettre la moindre réaction. Je me trouvai là face à quelqu'un que je ne pouvais prendre au sérieux et dont j'aurais voulu prendre congé au plus vite, et en même temps, j'étais piégé par ses propos, moi qui voulais surtout savoir ce qu'il m'était arrivé pendant cette semaine oubliée ! Était-ce une tradition de ce village, que de « faire la farce » les jours de funérailles ?

— Comment, ça, « pas le temps ? » Et, mais… je ne comprends pas, ce vieux monsieur vit dans le froid. Dans un petit village comme celui-ci, c'est possible ?

— Vous n'avez rien compris, Maurice, ce n'est pas une personne de chair et d'os comme vous et moi… Le froid n'a pas de prise sur lui.

— Vous voulez dire… un fantôme ?

— En quelque sorte, oui. Disons qu'il vit en parallèle, sur

un autre plan, une autre fréquence, avec un fond presque identique. Vous pouvez l'appeler comme ça, mais c'est juste une âme, comme vous et moi. Disons qu'il est là « en attendant », il se fait très discret, les villageois ignorent sa présence, autant que sa protection depuis tout ce temps… Mais il aime bien les charrier un peu, parfois. La farce de Mauvais Bien, c'est son œuvre, une façon à lui d'animer sa journée. Bon ! Vous venez ?

— Hein ? Quoi ? C'est lui qui a échangé les plaques ? Mais comment un p'tit vieux pourrait-il bien s'y prendre pour faire cela ? Je songeais davantage à une mauvaise blague faite par des jeunes !

— Avra Kedavra[2] !

— Houla ! Et, au fait, il attend quoi, au juste ?

— Vous.

— Quoi ?

Elle ne renchérit pas, et m'invita à sa suite d'un hochement de tête, empruntant le pas sans m'attendre.

J'hésitai à la suivre lorsqu'on vit deux voitures de police arriver dans la rue. Les villageois, dans leur précipitation, avaient déjà commencé à démonter et à réunir les plaques d'immatriculation non conformes avant le moindre constat. Elles étaient presque toutes flamandes, comme la nationalité du défunt, ce qui laissait à penser que les voitures qui étaient garées près de l'église pendant les funérailles appartenaient toutes à des gens repartis ensuite bien loin dans les Flandres, avec les plaques d'immatriculation des véhicules du village, sans même s'en rendre compte…

[2] Hébreu ancien / araméen : Abracadabra !

— Attendez ! Et ce panneau « Mauvais Bien », ça veut dire quoi ?

— Mauvais Bien est un personnage issu des contes et légendes d'un folklore régional, dans le village de Petigny[3], à environ quinze kilomètres d'ici. Il serait l'enfant né d'Éloïse, femme humaine, et d'un mâle nuton. Esprit farceur et rejeté de tous, tous les délits lui sont mis sur le dos, même après avoir été brûlé sur la place publique. Il faut lire la légende… Le coup des plaques d'immatriculation y aurait eu sa place. Mauvais Bien fait du tourisme, on dirait… Ah ! Ah ! Ah ! Mais qu'importe. Maurice, s'il-vous-plaît, ayez confiance et venez avec moi.

Le ton qu'elle avait emprunté pour prononcer ces derniers mots était devenu d'un coup si doux et si tendre que quelque chose en moi fut touché. Quelque chose envers lequel je n'avais envie d'opposer aucune résistance, alors qu'elle m'avait énervé.

J'étais venu chercher des pistes, non pas pour une mission journalistique, mais pour moi-même, j'investiguais sur ma propre personne, qui ne se souvenait plus de rien. Cette fille agaçante et sur une autre planète affirmait être la femme que je cherchais, et selon Ben, en compagnie de qui j'avais passé une semaine. J'avais du mal à comprendre dans quelle entourloupe je m'étais fourré, et cela ne me ressemblait pas de m'engouffrer dans des traquenards. À mon âge, je les voyais venir depuis longtemps, et j'avais appris à les éviter. Qu'est-ce qui avait bien pu faire en sorte, si cela était vrai, que je passe la semaine en compagnie de cette campagnarde garçon manqué « branchée fantômes » ? D'un autre côté, à bien y réfléchir, moi, le conteur

[3] Voir livre *Des nutons sans compter*, par Maurice Vandeweyer et Patrick Lemaire, Éditions *Imprimages*, 2016

de fables et légendes du Petit Peuple, le transmetteur féru d'histoires mystiques jaillissant des lieux-dits et des « vieilles pierres », je pouvais bien me taire ! Quasi toute ma carrière d'écrivain en était semée. Pourquoi m'opposais-je ainsi à tant de choses en lien avec les histoires que je pouvais conter depuis toujours ? Peut-être parce que, au moment présent, j'en étais acteur à part entière, comme pris malgré moi dans la réalité d'un de mes contes sur les nutons et autres farfadets ?

En quittant la lourdeur des esprits contrariés, mais aussi, de cette bâtisse historique, en regardant par-dessus mon épaule, je vis le vieux monsieur me regarder la suivre avec satisfaction. Il me fit encore signe et cette fois, je ne sus que faire…

* * *

On passa le long des villageois qui ne firent pas attention à nous, trop occupés à tergiverser entre pancarte, police, véhicules potentiellement immobilisés, et neige qui commençait à tomber. On prit le croisement au coin du presbytère, le pas de la fille en casquette était rapide. Décidément, qu'est-ce que les femmes avaient toutes à courir, ce jour-là ? Tant de questions me brûlaient les lèvres. Je ne pouvais plus attendre. Sur un ton sec et autoritaire, je l'interpellai :

— Céline ! Ralentissez ! Je ne vais pas vous suivre à ce rythme plus longtemps ! Je n'attendrai pas non plus d'être arrivé chez vous pour savoir ! Vous avez dit que la mémoire me reviendrait. Vous savez donc pourquoi je suis amnésique ! Dites-moi ce qui m'est arrivé ! Maintenant !

— Rien d'irréversible, mon cher Maurice. Allez, ne faites pas l'enfant ! J'habite à cent mètres, je ne peux rien vous raconter dans la rue, et il n'était pas du tout prévu que cela se passe comme ça ! Venez, nondidjuu !

Elle dit ça avec une telle familiarité, un tel sourire et un tel ton de voix d'encouragement que je ne pus que patienter.

— Pff…Vous aurez intérêt à tout me dire, et rapidement, parce que c'est insupportable !

Cette fille détenait les réponses que j'étais venu chercher, et il me fallait attendre ! Je bouillais intérieurement.

Cent mètres plus loin, on bifurqua sur la gauche dans une rue en pente, en passant devant une ancienne pompe à eau. En d'autres circonstances, je me serais bien arrêté pour essayer de l'actionner, voire, d'en faire jaillir l'eau dans le long bac en pierre destiné à cet effet dans le passé. Il était par contre rempli de terreau et devait servir plutôt de bac à fleurs, comme souvent sont transformés pareils vestiges. Ce n'est pas pour autant que ces pompes devenues ornementales ne sont plus opérationnelles ! Quelques mètres plus bas, la fille se dirigea vers une grosse maison en briques rouges, à deux portes, dont la devanture était ornée de deux gros troncs d'arbres horizontaux transformés en bacs à fleurs, eux aussi, et de deux mangeoires à foin en fer forgé fixées au mur, décorées également avec des bacs à fleurs, creusés dans des troncs d'arbres plus petits. Décidément, tout se transformait en bac à fleurs, à la campagne…

Elle sortit une clé de sa poche, et me fit entrer par la porte de gauche, dans une espèce de débarras, de buanderie, ou un peu des deux. Il y avait une machine à laver, un congélateur, un taille-haie, du bois de chauffage, une cuve à mazout, une chaudière, des outils parsemés, une tenue d'apiculteur qui

pendait, un aspirateur, une tronçonneuse démontée, une tarière pleine de boue, une foreuse encore branchée, une cage-piège à petit gibier, une planche à repasser, des cannes à pêche… Je ne comprenais pas tout. Ça sentait l'homme à plein nez, cette fille ne devait pas vivre seule. J'étais encore plus inquiet de savoir dans quel plan foireux je m'étais fourré. J'enquêtais sur moi-même comme un inspecteur de police sur le signalement d'un disparu. Elle ouvrit alors une autre porte, moderne, vers ce qui devait être leur lieu de vie, en disant :

— C'est par ici, retirez vos chaussures.

J'étais perplexe, car en prononçant ces mots, elle entra devant moi avec ses bottes en caoutchouc sales, sans se frotter les pieds, et s'aventura sur un beau carrelage clair et propre en déposant des galettes de terre à chaque pas, comme si c'était normal. Et moi, je devais enlever mes chaussures de ville propres…

— Venez vous asseoir pour les retirer, et tenez, ce sera plus facile avec un chausse-pied.

Elle devait lire en moi, car il y avait bien longtemps que je ne retirais plus mes chaussures debout, ni à l'aide de mes mains. Elle m'invita donc à entrer et je découvris une cuisine resplendissante de clarté, de propreté et de netteté. Rien ne traînait. On aurait dit une cuisine témoin pour un *showroom*. Les meubles étaient clairs, le carrelage était clair, les murs, les portes, les châssis, tout était blanc cassé et se mariait parfaitement avec de gigantesques plans de travail en bois beige et une table de même couleur. Cette pièce semblait neuve, et dénotait avec la « buanderie » par laquelle j'étais rentré, où murs, sol et plafond étaient en vieilles briques abîmées poussiéreuses, aux courbes déformées pleines de

toiles d'araignées. D'époque, en quelque sorte. Je m'assis et retirai mes chaussures. Je ne pus plus attendre davantage.

— Bon ! Maintenant, vous allez m'expliquer ce que vous avez fait de moi !

— Les chaussettes !

— Quoi, les chaussettes ?

— Retirez aussi vos chaussettes !

— M'enfin ! Qu'est-ce que c'est que ce cirque ?

— Si je ne me trompe pas, Maurice, je dois vérifier vos pieds. Et si je ne me trompe pas, vous savez ce que je vais y trouver…

Je ne savais que dire. Comment aurait-elle pu connaître ma particularité ? Me connaissant, je doutais fortement la lui avoir confiée en ayant passé une semaine avec elle, alors que mes plus proches amis depuis des décennies ne l'avaient jamais su ! Et puis, pourquoi devait-elle la vérifier ? Elle vit mon embarras, et enchaîna :

— Il y en a six, n'est-ce pas ?

À ces mots, un frisson de stupeur me parcourut les méninges.

— Comment savez-vous cela ? Je ne vous l'aurais jamais raconté, et je doute fort que nous ayons été au lit ensemble pour que vous ayez pu vous en rendre compte ! Alors, comment le savez-vous ?

— Les descendants de Pépin ont tous six orteils. Vous êtes des Rephaïm ! Vos sixièmes orteils sont le symbole des

Zamzoumim, Maurice ! Je ne sais pas si vous vous rendez compte de ce que cela veut dire !

Je restai bouche bée. Je n'écoutais plus, si consterné qu'elle sache que j'avais six orteils à chaque pied. Personne ne savait cela hormis les épouses et compagnes que j'avais eues au cours de ma vie. Je ne comprenais rien.

— Quoi ? Qu'est-ce que vous avez dit ? Il y a un pépin ?

— Au contraire ! C'est magnifique ! Maurice, montrez-moi, s'il vous plaît, je dois être certaine…

— Non, mais c'est pas bientôt fini, vos conneries ! J'ai le droit de savoir ce que vous avez fait de moi la semaine passée, et pourquoi je ne me souviens de rien ! Il paraît que c'est vous qui m'avez ramené cuité, et suite à cela, j'ai perdu douze jours de ma mémoire ! Quelle drogue m'avez-vous fait prendre ? Espèce de femme déboussolée !

— Si je vous racontais tout, vous ne me croiriez pas, mon cher Maurice. C'était pour vous protéger. Votre mémoire n'est pas perdue, j'avais prévu de vous la rendre plus tard, quand les choses se seraient calmées avec mes fils, mais si vous êtes Zamzoumim, ça change tout, et je devrai le faire au plus vite. Montrez-moi vos orteils, allez !

Comment avais-je pu passer mon temps pendant une semaine avec cette fille d'un autre monde ? Elle semblait obnubilée par mes orteils, je ne savais pas comment elle avait pu me faire lui confier quelque chose dont je ne parlais jamais, mais si elle avait pu user d'une quelconque substance pour me faire perdre la mémoire, elle avait tout aussi bien pu m'en faire prendre une autre pour me faire dire des choses que je gardais

pour moi habituellement. Je ne comprenais rien à tout son charabia d'héritier, de « réfahim », et de « zanzoumachin », je voulais juste retrouver la mémoire et le seul moyen que je voyais d'avancer était d'obtempérer.

Les pieds sont des parties du corps qui peuvent être si élégantes, si délicieuses, si évocatrices pour les yeux d'un homme lorsqu'il regarde ceux d'une femme. L'inverse est moins vrai. J'étais quelque peu gêné de retirer mes chaussettes. Mes pieds dodus de père Noël, dotés de six orteils, lui provoquèrent une réaction d'étonnement et d'amusement à la fois. Ses yeux souriaient, ses sourcils se relevaient comme ceux d'un gosse devant son premier « touche-touche pipi », et je me sentis comme une bête curieuse, du temps où l'on montrait les frères siamois dans des cages de fêtes foraines. Elle ajouta une couche en s'exclamant :

— Vin d'Yus ! Qué naffair, là dedans ! Vous ne leur avez pas appris à se mettre en rang, dites donc ! C'est comme les cyclistes, ils ont acheté la route !

— Bon, ben, ça va, hein ! Je suis pas le seul sur terre à avoir plus de phalanges que prévu ! Plein de gens ont six doigts, à une ou deux mains, ou six orteils, à un ou deux pieds ! Je ne vois pas ce que cela vous permet de vérifier.

— Oui, c'est vrai, mais vous, vous voyez le vieux monsieur du presbytère, alors qu'il est invisible pour tout le monde. Il n'y a que sa descendance qui peut faire cela, et ils ont tous six orteils aux deux pieds, de génération en génération.

— La belle affaire ! Et après ?

— Et après ? À vous d'aller chercher votre héritage.

— Mon héritage ? Le presbytère ?

Quelque chose en moi se réveilla. L'espace d'une seconde, je me vis l'héritier de cette vieille bâtisse remplie de lianes folles et d'histoires de curés.

— Non, pas le presbytère. L'héritage est tout autre, c'est bien plus grand que tout ce que vous pouvez imaginer. Je vais devoir vous conduire à lui. C'est à lui de vous l'annoncer.

— Mais, dites-moi, j'y pense… Si seuls ses descendants peuvent le voir, pourquoi le voyez-vous, vous aussi ?

— Eh bien… disons que j'ai hérité de bonnes lunettes.

— Hein ? Des lunettes à spectres, tant que vous y êtes !

— Bon, Maurice ! Fini de babeler ! Voici comment nous allons procéder, mais par pitié, en attendant de comprendre et de retrouver la mémoire, il faudra rester coopératif. Nous irons rencontrer Pépin dès ce soir, nous passerons pas les souterrains. Pas ceux de votre quête, mais d'autres tout aussi intéressants, remplis d'histoire également. Vous pourrez tout savoir sur ce que vous étiez venu chercher ici, dans notre village.

— Mais… quelle quête ? Et pourquoi vous l'appelez Pépin, ce vieux ? Ce n'est pas un nom, ça !

— Bien sûr que si, c'est le nom d'un roi.

— Pépin le Bref, tant que vous y êtes !

— Roi des Francs, lui-même ! Père de Charlemagne !

— N'importe quoi ! Et qu'est-ce que le fantôme de Pépin

le Bref, roi des Francs, ficherait au presbytère de votre petit village depuis des siècles, vous me le direz aussi ?

— Il est sur ses terres ! Il veille sur le village et fait allégeance à son Patron.

— Les rois ont des patrons, maintenant ?

— Les Mérovingiens et les Carolingiens avaient tous un seul et même Grand Patron !

— Dieu ?

— Non. Saint Martin. Vous êtes à Le Mesnil-Saint-Martin. Église Saint-Martin, chapelle Saint-Martin, fête Saint-Martin, rue Saint-Martin, etc. Tout Le Mesnil est voué à saint Martin, tel que Pépin le Bref l'a souhaité.

— Mais enfin, d'où sortez-vous pareilles affirmations ?

— Les archives locales populaires les plus lointaines remontent aux alentours des années 1250[4]. Les archives des Mormons, par contre, sont connues pour être des ressources insoupçonnées d'histoire et de documents sauvegardés, allant bien plus à la genèse des faits que ce que l'on pourrait s'imaginer. On dit que l'histoire qu'on nous enseigne a été écrite par les vainqueurs. Le récit des perdants se trouve chez les Mormons ! C'est là que vous pourrez lire que Charlemagne avait six orteils à chaque pied, et nulle part ailleurs.

J'étais toujours là, assis dans cette cuisine de lumière, les orteils à l'air. Le discours de cette fille commençait à m'intéresser. Aussi fous que paraissaient une partie de ses propos, aussi envoûtants étaient les autres, et je me sentis alors

[4] Voir *Le Mesnil et son passé, de 1254 à nos jours*, par L.M. De Vuyst-Hendrix

très ignare quant à ces sources évoquées. Mais je n'étais pas venu faire une étude sur les Mormons, j'étais venu me souvenir de moi-même et j'étais tombé sur elle, sortie de nulle part et m'emmenant dans ses univers oniriques.

Je n'avais de toute façon aucune autre piste à explorer, j'étais presque à sa merci, voué à son bon vouloir. Je me sentais otage de ses caprices, l'homme en moi avait du mal retenir son impatience, j'explosai :

— Céline ! Milliard de milliard ! Ça suffit, maintenant, avec vos histoires à dormir debout ! Dites-moi ce que vous m'avez fait pour que je perde la mémoire !

— Je vous ai fait boire de l'eau de mort de jujubier, une plante très puissante qui met vos souvenirs entre parenthèses, le temps qu'il faut.

— Vous voulez dire que je suis toujours sous les effets de la plante ?

— Oui, absolument.

— Mais quand cela va-t-il se dissoudre ?

— Maurice, si je vous raconte tout maintenant, on va perdre un temps dingue, alors que dans peu de temps, votre mémoire vous sera rendue et vous vous souviendrez de tout en un instant. Là, on n'a pas de temps à perdre, je n'aime pas être en retard.

— Ah, bon ? Et où allons-nous ?

— Vous ne retenez rien ! Nous allons voir Pépin au presbytère. Remettez vos chaussures, gardez votre manteau et suivez-moi !

Je ne savais plus si je devais m'enfuir ou la suivre. Non pas que j'eus peur d'un éventuel fantôme, je n'avais pas la prétention d'affirmer que cela n'existait pas, et ce vieux petit monsieur m'avait paru plutôt sympathique, vu de loin, mais j'avais surtout peur de perdre mon temps avec cette folle, et de m'apercevoir trop tard, à suivre ses fantasmagories, que la route enneigée n'allait plus me laisser repartir !

* * *

Je la vis se munir sans rien dire d'une espèce de gros morceau de métal rond et aplati relié à une corde par un trou en son milieu, on aurait dit un poids que l'on fixe à une petite altère. Elle m'invita à la suivre dans un long couloir en sortant de sa cuisine, et se dirigea vers une vieille porte en bois encastrée sous de grands escaliers. Je l'interrogeai, j'étais contrarié :

— Le plot en métal, c'est pour m'assommer, et me lester après m'avoir jeté dans votre puits ?

— Dans ce cas, j'aurai pris plus gros ! C'est juste un aimant, nous allons pêcher !

— Pêcher dans votre cave ?

— Absolument, mon cher Maurice ! Allez, venez ! Même si vous ne vous souvenez plus de ce que vous étiez venu chercher dans ce petit village, je vais vous en faire découvrir bien plus que ce que vous auriez pu espérer en trouver ! Vous allez passer par des souterrains, Maurice !

Je cherchais donc des souterrains… Je la suivis malgré moi,

en courbant le dos sous la voûte des escaliers du couloir, dans un dédale de vieilles pierres plus très droites, polies, glissantes et assez dangereuses. La cave était vide, grande et humide. Son plafond voûté, lui aussi, trop bas, forçait à craindre pour son crâne et j'avais mal au dos dans une position inclinée et d'inconfort. Je ne voyais rien de concret, à part des vestiges de chaux, de la poussière, des toiles d'araignées, et de l'humidité ascensionnelle qui faisait suer les murs. Elle se dirigea vers un coin de la cave et j'aperçus un grand trou au niveau du sol, il y avait bien un puits. J'osais peu approcher, je ne savais pas ce que cette fille louche pouvait bien avoir dans la tête et je n'avais pas envie de me retrouver aux faits divers sous le titre « *Un septuagénaire retrouvé noyé dans le puits de la cave d'une maison dont les propriétaires étaient partis en vacances* ».

Elle ne semblait guère s'occuper de moi et me tournait le dos en se concentrant sur l'ouverture. Cela me rassura quelque peu, mais j'eus un coup au cœur quand je la vis se pencher au-dessus du trou. Par prudence de je-ne-sais-quoi, je restai à distance, observant quelque chose dont je ne pouvais en rien deviner l'issue, tout semblait tellement loufoque. Je la vis assurer le bout de la corde autour de son bras, jeter le bout de métal – l'aimant – dans le trou, et j'entendis aussitôt un « plouf », témoignant que la hauteur de l'eau était à ras bord. Je la vis alors laisser glisser la corde avec l'aimant sans retenue, et celle-ci fila à sa suite de plusieurs mètres. Elle tendit « sa ligne » et semblait sonder le fond du puits en faisant quelques mouvements de bascule et de va-et-vient avec le poids relié au bout. Tout d'un coup, son mouvement fut altéré, comme si elle avait rencontré une résistance en sondant le fond. Elle dit :

— Maurice, ça mord ! Venez près de moi, je pense que c'est à partir de maintenant que vous allez commencer à être content !

— Pourquoi, vous avez trouvé un trésor, peut-être ? fis-je cyniquement.

Je ne savais pas ce que je foutais là, dans cette cave vide avec cette fille frapadingue en train de pêcher à l'aimant dans son puits, en s'imaginant y trouver des souterrains. J'étais sans doute tombé sur une vraie malade, sur une vraie mythomane, fabulatrice ou que sais-je, mais un déclic surgit en moi. Je décidai de m'en aller au plus vite. Je me préparai à prendre mes jambes à mon cou sans prévenir, à remonter les marches de la cave en prétextant un besoin urgent, à repasser la porte de la cuisine vers la buanderie, puis enfin, la porte vers la rue, vers l'oxygène, vers la lumière ! J'étouffais dans cette cave, dans cette atmosphère glauque, lourde et dérangeante. Je manquais d'air, d'espace. Je fis un pas en arrière vers les escaliers, près à annoncer mon besoin naturel, quitte à arguer de l'incontinence due à mon vieil âge.

Mais je la vis tirer la corde comme si quelque chose de plus lourd que l'aimant était à remonter. Lorsque plusieurs mètres de corde mouillée furent ramenés sur le sol de la cave, elle fit ressortir l'aimant de l'eau, au bout duquel une chaîne en métal s'était collée. Elle tira alors sur la chaîne, jusqu'à la tendre, en força la traction, et j'entendis un mécanisme se déclencher. Elle avait actionné quelque chose !

— Vous entendez ? Les eaux vont maintenant se vider, et nous pourrons descendre.

L'élan de ma fuite fut avorté de consternation.

— Quoi ? Vous voulez dire que vous êtes en train de vider le puits ? Mais où vont les eaux ?

— Dans une cuve souterraine parallèle, afin de faire la manœuvre inverse dernière nous, et de pouvoir

recommencer au retour. Ce mécanisme date du XIe siècle. C'est Pépin qui a tout pensé. Venez, descendons !

J'osai peu m'approcher de ce trou, dès lors béant, alors que je la vis y plonger une échelle en bois que je n'avais pas remarquée sur le côté. Elle n'attendit pas de me voir la suivre pour commencer à y descendre, et sous mes yeux ébahis, elle s'engouffra dans les entrailles de la terre. Je paniquai lorsque je ne la vis plus, que je ne l'entendis plus, et que je me retrouvai là tout seul, à n'avoir même pas osé m'approcher du trou. Je me décidai à aller voir, tout en ayant comme une appréhension de vertige à l'idée de me retrouver au bord d'un vide de potentiellement plusieurs mètres, mais son silence m'intriguait.

En me penchant un peu, mais prudemment, une jambe en avant, une jambe en arrière, je vis que le puits était vide et qu'elle n'était pas dans le fond ! J'appelai aussitôt :

— Céline ? Céline ? Où êtes-vous ?

Je n'entendis rien, tout était si noir, et je n'avais aucune lampe de poche. J'aperçus alors une faible lueur danser dans le fond de la cavité, puis s'intensifier, de plus en plus, jusqu'à m'exploser en pleine figure alors que j'étais penché au-dessus du trou. Cette fille sortait de nulle part avec probablement une lampe frontale, et me regardait…

— Maurice, voulez-vous ramper dans l'histoire de ce petit village, comme un rat dans les égouts de Paris ? ?